

P o i n t s d e v u e

*Le goût d'apprendre, le goût de l'effort ****Ginette Dion****Jacques Rioux**

Conseillers pédagogiques

Cégep de Trois-Rivières

Une belle question

Alors que le professeur venait, en début de trimestre, d'expliquer à ses étudiants son plan de cours – plan qu'il avait préparé avec l'attention d'un stratège militaire, et qui présentait les connaissances à apprendre, les habiletés à développer, les compétences à acquérir, comme s'il s'agissait d'une excursion somme toute agréable grâce à la présence accompagnatrice et sécurisante du guide –, il eut la surprise, sa présentation faite, de recevoir, en guise de commentaire, un silence obstiné de la part du groupe, ce qui était pour le moins inquiétant. Enfin, un étudiant au fond de la classe, renversé sur sa chaise appuyée contre le mur, la casquette de travers, mâchant sa gomme, leva une main gaillarde et demanda, après avoir baissé le volume de son « walk-man » : « Est-ce que ça va être dur ? » La classe pouffa de rire et braqua sur le « guide » des yeux voraces. Question difficile et profonde qui mobilisa toute l'attention du pédagogue et surtout, qui allait le mener dans ses derniers retranchements ! Quoi répondre ?

D'abord que signifiait la question de l'étudiant ? Ne manifestait-elle pas qu'il n'était pas dupe de la batterie de mots utilisés pour lui cacher que malgré tout, malgré les stratégies d'apprentissage, les techniques d'enseignement, le plan de cours structuré avec ses objectifs généraux, particuliers, spécifiques, opérationnels, ses évaluations formatives, son respect des rythmes d'apprentissage, il faudrait bien, quelque part, travailler, s'investir, se faire violence, particulièrement les soirs de hockey à la télévision, bref faire des efforts. Contrairement aux rats qui « apprennent » par conditionnement, contrairement à ces instituts linguistiques qui promettent à leurs clients de leur enseigner une langue alors même qu'ils dorment, comme s'il était possible de se réveiller polyglotte, apprendre n'est-ce pas prendre possession de quelque chose et, d'une certaine façon, acquérir du pouvoir grâce à la maîtrise de ce quelque chose ? Or, les choses, bêtement, se refusent à l'être humain ; elles ne se dévoilent et n'entrent en sa possession qu'au prix d'une lutte et d'une conquête. L'étudiant ne le savait peut-être pas mais il en avait l'intuition, et sa question, simple en apparence, en laissait voir des pans : « Compte pas de blagues ! Ça ne peut être aussi facile que ça en a l'air. Le problème pour moi est là : ça sera dur et pour cette raison je ne vais pas pouvoir te suivre ». « Oui, mais... », rétorque le pédagogue, oubliant que le problème, trop souvent, est justement là : dans l'esprit de l'étudiant, il n'y a pas de « mais », il ne doit pas y en avoir. Le mythe moderne de la facilité et du moindre effort est là, incontournable.

* Les auteurs ont présenté un atelier sur ce thème à la *Conférence nationale 1993*. Le texte publié ici est tiré de leur compte rendu. Le texte intégral paraît dans les Actes de la Conférence.

Et ne nous arrive-t-il pas, sans trop souvent nous en rendre compte, de minimiser le rôle de l'effort dans l'apprentissage, jouant devant nos étudiants, qui n'en sont pas dupes, sur deux tableaux à la fois : dire « J'ai tout prévu, j'ai tout planifié et j'ai balisé les apprentissages à effectuer », et, du même souffle, avouer presque à contrecœur, souvent avec malaise et culpabilité, que « Oui, il faudra travailler, faire des efforts... ». Nous savons bien qu'apprendre est une chose difficile mais nous désirons que le chemin à faire parcourir soit rendu facile.

Mais voilà, nous butons fréquemment sur le manque ou l'absence d'effort de nos étudiants, sur leur refus ou leur peur de faire des efforts. Certes, nul d'entre nous n'ignore que nous vivons dans une société – du moins pour quelque temps encore – caractérisée par la recherche du « moindre effort ». Ironiquement, n'est-il pas remarquable de constater les efforts dérisoires que les gens peuvent déployer pour faire le moins d'efforts possible ! L'éducation n'y échappe pas.

Et une réponse

Or se pourrait-il que fondamentalement, l'apprentissage soit un chemin semé d'embûches et de difficultés et que le parcours entraîne la souffrance ?

Se pourrait-il que, très souvent, l'élève renonce à la connaissance, par facilité et habitude, par refus de faire effort sur soi ou de se faire violence, pressentant les sacrifices qu'il devra consentir et l'isolement qui l'attend ?

Se pourrait-il que le maître soit d'abord et avant tout celui qui libère – fût-ce par la contrainte, par la force –, qu'il soit non pas un éveillé ou un accompagnateur mais un « tourmenteur » ou un « bourreau » ?

Finalement, se pourrait-il que croire qu'apprendre peut se faire sans effort de l'élève et sans contrainte du maître, c'est renoncer à apprendre et à faire apprendre ?

Si pour l'étudiant, apprendre, c'est peiner, s'escrimer, s'évertuer, faire des efforts, sur soi d'abord, au point même de devoir se faire violence tant sa « nature » l'incline à la facilité et à l'abdication, serait-ce que faire apprendre c'est contraindre, faire violence, obliger, imposer d'autorité ? Mais aujourd'hui plus d'un croient que celui qui guide l'apprentissage doit au contraire soutenir, encourager, faciliter, aider, accompagner l'élève – ce « prisonnier de l'ignorance » ! Le problème peut se résumer ainsi : comment éviter la contrainte du maître si l'élève renonce à l'effort ? Autrement dit, la réponse à notre étudiant goguenard pourrait être : « Je ne pourrai faciliter tes apprentissages que si et seulement si – la condition et la conséquence s'impliquant réciproquement – tu investis dans tes apprentissages.

Voilà qui devrait nuancer certaines convictions adoptées trop rapidement par quelques « spécialistes » de la pédagogie, lesquels ont tendance à croire et à laisser croire que la qualité des apprentissages repose exclusivement sur la qualité des maîtres, sur leur formation en pédagogie entre autres, le rôle des étudiants ayant été résumé rapidement par la formule faisant état « des besoins de formation de la clientèle », c'est-à-dire : puisqu'ils ont des besoins donc...

Certes, le goût d'apprendre existe. Mais ce goût n'abolit pas l'effort. Les satisfactions d'un apprentissage réussi ne précèdent, ni n'accompagnent l'acte d'apprendre ; elles éclosent à la fin, envahissent l'esprit et portent le doux nom de la joie, de la joie que procure la vérité, semblable en cela à celle qui naît de l'action du bien ou de la contemplation du beau.

Ne nous faut-il pas inlassablement montrer le chemin, sans masquer la réalité sans faire accroire et sans illusion, conscients qu'apprendre, comme le dit Meirieu, est un risque. Qui en vaut la peine ou l'effort ! ☒